

parts, et ne pouvant se soustraire longtemps à l'influence de l'autorité, plusieurs reconnurent qu'ils faisaient fausse route, et revinrent sur leurs pas; d'autres modifièrent du moins leurs enseignements, laissant dans l'ombre les côtés les plus absurdes.

C'est ainsi que dans tous les temps et dans tous les pays où il a reçu de notables développements, l'individualisme s'est appliqué à détruire toutes les parties du symbole de l'humanité. S'il n'a pas réussi à l'effacer de son cœur, au moins a-t-il pu jeter dans un grand nombre les germes du doute, le doute très-prononcé, et même l'incrédulité complète, touchant l'objet de la foi la plus indispensable au bonheur des individus et de la société. Grâce à ses constants efforts, l'enfance elle-même, si crédule de sa nature, ne croit plus, bien souvent, qu'à la souveraineté absolue de la raison individuelle, et demande avec le sourire du mépris, les preuves de ces opinions surannées de l'existence de Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme.

Que conclure maintenant de tout ce qui précède, et que nous avons établi pièces en main? Que conclure de l'impuissance radicale dont se trouve frappé l'individualisme, de pouvoir jamais s'arrêter à un symbole quelconque? Que conclure de la guerre acharnée qu'il a faite toujours et partout aux croyances universelles et indubitables du genre humain?

L'intelligence humaine ne peut pas se fixer dans le scepticisme. Être sociale, l'homme éprouve le besoin de croyances non seulement individuelles, mais encore sociales et communes.

L'individualisme ne saurait produire aucune croyance générale; il tend, au contraire, à les ruiner toutes. Donc cette philosophie, où l'on professe l'indépendance absolue de la raison, ne peut satisfaire un besoin impérieux de notre nature. Par conséquent, pour obtenir des croyances universelles, l'individualisme doit se transformer profondément, et renoncer à l'indépendance absolue qu'il proclame comme un droit inaliénable. Il lui faut demander aide et secours à l'autorité, à l'autorité humaine d'abord.

Seule en effet, l'autorité humaine peut résoudre dogmatiquement (1) plusieurs questions logiquement antérieures à la certitude de l'existence d'une autorité surnaturelle, de l'autorité de la révélation, et de l'Église, son infaillible interprète. Seule par suite, l'autorité humaine peut faire de ces solutions la matière de croyances communes et générales. (2) L'homme est-il capable de cer-

titude, d'une certitude rationnelle, scientifique? Lui est-il permis d'ajouter une foi pleine et entière au rapport de ses facultés diverses? D'où vient-il? Est-il le produit du hasard, ou bien d'une cause souverainement puissante et intelligente? d'une cause infiniment bonne et sage? Dieu peut-il se révéler aux hommes autrement que par la lumière de la raison, image du Verbe ou de la splendeur de l'Être? Ne doit-on pas dire du moins que le mystère ne saurait faire partie de l'enseignement divin? La prophétie, le miracle sont-ils possibles? En savons-nous assez pour constater leur existence avec une complète certitude? Supposé qu'ils soient possibles et réalisés quelquefois, quelle est leur force probante? Sont-ils l'objet du témoignage humain? Et celui-ci peut-il en transmettre la certitude dans la suite des âges?

Voilà le programme des questions principales logiquement antérieures à la certitude d'une autorité surnaturelle.

Or à ces questions l'individualisme a toujours donné et donnera toujours des solutions diverses et contraires. Si donc l'on veut les résoudre dogmatiquement, ou, en d'autres termes, si l'on veut que les solutions proposées passent à l'état de croyances sociales, universelles et permanentes, il faut chercher un appui dans l'autorité. Mais les questions dont il s'agit sont logiquement antérieures à la certitude de l'existence d'une autorité surnaturelle; on ne peut pas invoquer cette autorité-là même. Il faut donc recourir à une autorité naturelle, à l'autorité humaine, eu égard aux degrés divers que nous y avons signalés précédemment. D'où il suit que l'autorité humaine en matière de croyance, est nécessaire. Si nécessaire, donc légitime. Or la légitimité de l'autorité emporte avec soi la légitimité du respect que l'on professe pour elle, et de la soumission qu'on lui témoigne.

C'est pourquoi, comme il est prouvé par l'histoire que l'appui de l'autorité humaine est indispensable à la philosophie, il est prouvé par là même que la prise en considération de cette autorité, que la soumission à cette autorité est légitime.

Je me suis attaché dans ce qui précède à mettre en lumière les fondements sur lesquels pose inébranlable l'autorité du sens commun, et le lecteur méditatif, après les avoir attentivement considérés, aura conclu, je le crois, qu'il pouvait sans crainte s'abriter au besoin sous l'autorité de la raison générale, pour se mettre à couvert des orages et des tempêtes soulevés si souvent par des esprits effrénés.

Or, afin que la sécurité devienne plus grande encore, je vais maintenant discuter avec une juste étendue les objections diverses par où quelques-uns prétendent battre en ruine, ou du moins affaiblir très-fort l'autorité du sens commun.

Ces objections sont de deux sortes: les unes ne forment pas un ensemble, un système, et sont à la portée de tous: on peut les nommer communes et populaires; les autres se rattachent à un principe unique qui les domine et les

sanction suffisante, et quiconque s'y montre rebelle, ne reçoit pas, hors de la société de ses semblables, un châtiment assez sévère.

L'autorité humaine, moyennant les conditions précédemment énumérées, s'élève au-dessus de toute influence ennemie; et le mépris et le ridicule déversés sur ses contempteurs, assurent suffisamment le maintien de ses droits.

(1) Je veux dire, en un sens vrai et réel, d'une manière obligatoire pour tous. Quiconque ne tient pas compte des jugements de l'autorité humaine, au moins à sa plus haute puissance, est excommunié de la société des êtres raisonnables. On le regarde un esprit malade et dévoyé, et on le traite en conséquence.

(2) Je suis bien éloigné de nier ou de révoquer en doute l'existence, en chaque individu humain ayant le libre usage de la raison, d'une force secrète mais puissante qu'on nomme sens commun, ainsi que ses produits. C'est dans cette force intime qu'il faut chercher le fondement suprême de l'unité de l'intelligence et de la raison humaine dans tous les temps et dans tous les lieux: non qu'en tout cas elle engendre immédiatement par elle-même une uniformité de cette sorte; mais parce que du moins elle incline sans relâche à ce qui lui sert de complément à cet égard, à la soumission à l'autorité. La loi de notre nature qui inspire à tous les hommes des jugements identiques sur une foule d'objets, est souvent combattue avec avantage par les préjugés religieux, nationaux et domestiques, par les passions et les intérêts de système et par l'emploi de méthodes vicieuses. Cette loi, en outre, n'est pas revêtue, chez l'individu isolé, d'une